

Déserts noirs : du confinement à l'éclatement.

 alternative francophone
pour une francophonie en mode mineur

Compte rendu de *Déserts noirs*. Anna Migdal, Paris : L'Harmattan, 2021, 94 p.

<https://doi.org/10.29173/af29454>



Claudine Potvin

cpotvin@ualberta.ca

Université de l'Alberta, Canada

Le magnifique titre du recueil poétique de Anna Migdal, *Déserts noirs*, nous invite dès l'abord à découvrir tous ces déserts qui nous habitent. En couverture, l'image de ces *hoodoos* en érection de la vallée de Drumheller ne suggère certes pas la blondeur et les courbes du Sahara, mais bien « des déserts noirs / aux larmes de sel / aux sables blancs » (83). Le recueil, construit en cinq volets ou épisodes, nous conduit de la stagnation au voyage, de l'amertume à l'espoir, du vide au trop-plein, enfin de l'intime à l'écran extérieur, de l'indicible au visible, et en dernier lieu, du silence à la parole. Dans un premier temps, Migdal interpelle la pandémie (le Covid) qui nous gruge et nous réduit à l'isolement, à la souffrance et à la déchirure de soi. Ce préambule débouche sur le besoin d'exprimer la détresse d'un « Intérieur nuit », un cri, en réalité, une « béance de désirs confondus » (« Nuit blanche », p. 23), ou encore l'isolement d'un « moi » ou d'une « elle/aile » perdus dans la solitude et l'ombre. Et puis, nous voici dans l'« Extérieur jour » pour que surgisse l'autre, le « tu » (*ta présence, ta voix, ton évidence, tes contours, ton éclat, tes yeux, ton nom, etc.*), pronom à peine mentionné dans les premiers poèmes. Entre les deux parties, un interlude dans lequel s'insère le rêve « de couvrir de vagues un désert » (« Limbe », p. 44). Invoquer et insérer le tutoiement dans le poème permet à l'auteure d'y loger dorénavant un « nous » capable de désert le noir, le « temps mort du désert » (« Matière vive », p.70). Cet envers du moi ouvre le champ de l'écriture, de la poésie, l'« Inspiration Zola » (le romancier longuement fréquenté), soit « l'éclosion en acte d'un monde naissant » (p. 85). Le beau livre de Migdal témoigne d'une lente démarche, d'un parcours de sites qu'une série de photos renforcent comme autant de témoins d'une quête et de la force du langage et du regard (ou de l'œil de la caméra). Il faut le lire comme une invitation au voyage et une exhortation à explorer nos propres déserts/désirs, désirs de survie avant tout.